Fabrice Chillet

# un graal

**Bouclard Éditions**
Collection « Tout est vrai ou presque »

« Il ne suffit pas de se proclamer faussaire,
il faut le prouver. »
Maurice Nadeau

# 1

# MA CONFESSION

Mon ami, tu te plains de moi. Tu me reproches mon silence. Tu blâmes mon égoïsme. Tu me juges déloyal. Tu me désignes comme traître à notre pacte, à notre engagement l'un envers l'autre. À chaque message que tu m'adresses, la charge est plus virulente. Et je sens que bientôt que tu m'auras tout à fait banni de ta vie.

En vérité, tu as bien raison de m'accabler. Sans te prévenir, sans une explication, j'ai disparu comme un personnage de roman. Quand la trappe, dissimulée par un tapis, s'ouvre tout à coup sous ses pieds et l'engloutit.

Et toi qui m'as connu si pauvre, tu seras surpris d'apprendre que j'ai pu vagabonder pendant plusieurs mois, sans compter ni me restreindre. Prendre des trains, des taxis. Vivre à l'hôtel. Dîner au restaurant.

Je suis de retour depuis peu. J'ai quitté mon ancien appartement. Je vis à présent dans un galetas qui me sert de refuge et où je me cache. Mes journées sont monotones, au point que je peux prédire chaque instant du lendemain sans être prophète. Mais rassure-toi, je ne manque pas d'argent, ni pour me nourrir, ni pour payer le

loyer de ce taudis. J'espère seulement que personne n'aura l'idée de venir m'y chercher.

Tant qu'il fait jour, je parviens à contenir mes angoisses. Mes nuits en revanche sont d'une autre nature. Beaucoup d'insomnies. Des cauchemars. Des hallucinations. Je revis sans arrêt le drame qui m'a projeté dans une aventure prodigieuse, et dangereuse, avec si peu d'armes au départ pour me défendre face à tant de perfidie et de fausseté.

Tu sais comme les pensées sont les ombres de nos sentiments. Encore plus obscures, plus hermétiques. Et je suis envahi d'une telle noirceur que seul le récit de mon expédition semble capable de me distraire et de m'éloigner de mes tourments.

J'écris ce texte en précaution. Je l'écris de ma main pour que chacun soit assuré que j'en suis l'auteur. Les experts, si besoin, sauront le certifier. Les biffures sur le manuscrit resteront apparentes, témoins de mes repentirs, mes doutes, mes errements, mes craintes. Mais tu seras bien inspiré de mettre ces notes au propre sur ton ordinateur, d'enregistrer cette trace et de la placer à l'abri. Je me méfie de tout et de tout le monde. Et encore aujourd'hui, alors que je me lance dans cet exposé, je me demande s'il est bien prudent de t'impliquer dans cette conspiration.

J'ai été ingrat envers toi mais tu demeures le seul en qui je puisse avoir confiance. Si jamais je me décide à te livrer ce texte, et si la justice devait s'en mêler, tu leur diras que je n'ai été qu'un instrument, manœuvré par un esprit diabolique. Et surtout ne vas pas croire que j'in-

vente ici une machinerie d'auteur, une médiocre tromperie pour m'acquitter de mes négligences à ton égard.

Je te livre ma confession sincère. Mon bien le plus précieux. Tu sauras tout, jusqu'au moindre détail de ma vie et de mes pensées. Je m'y engage. J'ai tellement menti ces derniers temps que la vérité, si noire soit-elle, me paraît un délice. Sois convaincu avant tout que je suis innocent. Retiens bien cela. Ma faute, ma seule faute, est peut-être de te révéler mon secret. Mais il est trop tôt pour me défendre. Je dois d'abord te présenter les faits, l'histoire. Toute l'histoire. Sans rien omettre et sans gommer la moindre vilenie.

Tout a commencé en octobre dernier. Souviens-toi, j'étais sans emploi depuis des mois. J'avais troqué mon appartement de la rue Écuyère contre un studio minable et glacé. J'étais captif de cette précarité crasse qui m'affaiblissait un peu plus chaque jour, au point que je n'étais pas loin de sombrer dans l'anéantissement.

Qu'avais-je fait de mon talent ? À 55 ans, j'avais remporté du moins le privilège de méditer la question. Mais de quel talent parlait-on au juste ? Je savais lire et écrire. Un bagage assez léger. À la fin, je réalisais que ma vie se résumait à cela. Jusque-là j'avais mis ces aptitudes au service de navrantes besognes. Je n'avais rien à faire valoir. Aucun trophée. J'étais absent de ma charge. Même un plumitif est autorisé à signer de son nom. Moi, j'avais disparu avant de paraître et d'exister.

Gavé de vexations et d'amertume, j'avais démissionné de mon poste et de ma fonction. Enfin, j'étais courageux. Je prenais un risque. Tu m'avais même trouvé intrépide.

Inconscient pour tout dire. Un réconfort pour moi de recueillir ta compassion.

Mon enthousiasme m'empêchait d'admettre mon imprudence. J'étais porté par un orgueil ranimé. Celui du temps où je couvais de nobles ambitions. Le souvenir des encouragements de mon directeur de thèse. Celui qui me prédisait un avenir brillant de médiéviste à l'université. Celui qui m'avait choisi comme Dauphin et qui me présentait comme tel à tous ceux de son rang et de sa cour. Jusqu'à la chute. Quand mon échec à l'agrégation avait tout consumé. Très vite, il y avait eu un autre Dauphin, plus méritant, plus brillant et reçu au concours. J'étais sorti du cercle.

Des années plus tard, malgré tes avertissements, j'imaginais pouvoir renouer avec la littérature. J'avais du temps enfin. Je me donnais un an pour boucler un roman et changer de vie peut-être. J'avais mon idée. Une continuation contemporaine du *Conte du graal*. Une sorte d'adaptation. Une traduction moderne.

Quand j'y repense à présent, je découvre à quel point cette intention manquait de singularité et de courage. S'il faut admettre qu'on s'expose toujours à citer, à convoquer, à répéter lorsqu'on écrit et que cette répétition même n'est sans doute qu'une illusion d'éternité, il faut oser néanmoins, sans se borner. Faire avec ses égarements aussi. Mettre de soi. Se brutaliser. Si le dessein est juste, le texte sera bon.

Comme mon galetas était glacé et humide, je passais une grande partie de mes journées à la bibliothèque universitaire de Lettres et Sciences humaines. J'avais com-

mencé par fréquenter la patrimoniale, cette bâtisse boursouflée, mais elle était pleine de fantômes oisifs et assoupis qui me renvoyaient l'image de ma pénible condition.

À la BU, je m'installais à l'écart. Je prenais des notes, je remplissais des carnets. Stylo plume. Encre bleue. La page de gauche pour les citations et les références bibliographiques. La page de droite pour les observations, les commentaires personnels. Je revenais à mes manies. Mes remparts étudiés pour retenir et gouverner mes pensées.

Je reconstituais peu à peu un corpus. J'agrégeais des doctrines récentes. Plus que tout, je retrouvais le plaisir du texte en ancien français. La belle langue, aux sonorités du passé et à l'orthographe codée. Depuis le vers de huit syllabes du poète Chrétien de Troyes jusqu'à la prose épurée, dépouillée, du clerc du *Roman de l'estoire dou graal*. Pour l'essentiel, je n'étais pas trop dépaysé. J'avais de beaux restes. C'était une satisfaction suffisante pour un début.

Je croyais m'engager dans une existence héroïque. Un nouveau Don Quichotte. La vanité des anges déchus et abandonnés ! La vilaine influence des romans de chevalerie ! Ce maudit cycle arthurien avec ses champions. Lancelot, Gauvain, Perceval, Merlin. Toutes ces aventures, ces tournois, ces épreuves.

Samuel Tissot, le fameux médecin suisse, avait bien cerné ma pathologie. En 1768, dans son livre *De la santé des gens de lettres*, il mettait déjà en garde contre les dangers de l'excès de lecture qui associe « l'immobilité du corps et l'excitation de l'imagination. »

Cette pratique, sans contrôle, entraînerait les pires maux. Engorgement de l'estomac et des intestins, dérangement des nerfs, épuisement des corps. Et plus que tout, l'hypocondrie.

Enfin, cet exercice solitaire conduirait à un refus de la réalité, un goût excessif pour la chimère. Les victimes de cette maladie se distingueraient par leur pâleur, leur prostration et leur tendance à l'inquiétude.

S'il avait vécu aujourd'hui, Tissot aurait certainement consacré un chapitre supplémentaire aux cinéphiles. Car le soir encore, à peine sevré de lecture, je regardais des films jusqu'à ne plus pouvoir tenir mes yeux ouverts. Me croiras-tu si je te dis qu'à force de revoir *Le Miroir* de Tarkovski, je connaissais les sous-titres par cœur ? J'en arrivais à me convaincre que je parlais le russe couramment. Dans mon isolement, personne ne risquait de me détourner de mes fantaisies.

Le savant du Pays de Vaud, deux siècles et demi après avoir établi son examen, me tendait un miroir clinique dans lequel je me retrouvais trait pour trait. Je cumulais presque tous les symptômes. Un authentique cas d'école. Cependant, comme tous les grands infirmes, les inguérissables, les condamnés, et malgré cet impitoyable diagnostic, je persistais dans mon vice.

Dès l'ouverture de la bibliothèque à 8 heures et parfois jusqu'à sa fermeture, à 19 heures, je ne quittais pas ma table et je poursuivais mes recherches avec l'application et l'engagement du thésard le plus déterminé. J'occultais les trente dernières années de ma vie. Et je vivais caché derrière des piles de vieux livres.

Au début, je fus l'objet d'une attention discrète, mêlée d'un brin de moquerie de la part de mes compagnons d'étude. Ils avaient du mal à m'attribuer une identité, un label. De toute évidence, je possédais les usages. Je maîtrisais les procédures. Donc, je ne m'étais pas égaré. Pourtant, je n'avais pas l'allure d'un étudiant. Et aucun enseignant, jamais, ne venait travailler à la BU. Je demeurais donc une curiosité. Une distraction pour les moins studieux.

Lorsqu'un homme vint me rejoindre à ma table, un soir, peu de temps avant la fermeture. Cette rencontre, dans ce lieu, à cette heure, relevait proprement de l'anomalie. Avec son allure de consul, ce personnage finissait de rendre la scène aberrante, presque étrange.

Il affichait, sans esbroufe ni maladresse, une élégance sobre, empreinte d'austérité. Il portait beau ses 60 ans. Le pardessus noir, le col ferme de la chemise blanche, le nœud de cravate Balthus, le foulard en soie, les derbies impeccables. L'air d'un mandarin qui ne boude pas les plaisirs mais qui n'y cède jamais avec excès. Il semblait plein de philosophie sans afficher le moindre mépris. Au premier abord, un homme de raison. Disons de calcul. L'archétype du conseiller clandestin, proche des premiers cercles du pouvoir. La méthode mise au service de la comédie et du politique.

Il avait ce ton calme et mesuré d'un confesseur jésuite. Tout son personnage fleurait l'intrigue. J'aurais pu l'ignorer. J'aurais dû. Mais l'œil brillait d'intelligence. Cette rencontre marquait certainement le début d'une histoire

inédite. Je transcris ses paroles telles que je les ai gardées en mémoire.

« Vous avez là un ouvrage qui m'intéresse. J'en déduis que nous partageons le même intérêt pour la littérature médiévale. Vous enseignez ici peut-être ? »

Par un jeu habile de suggestions, d'insinuations qu'il semblait disperser à l'aveuglette, il avait l'art de me tenir en suspens. Il attendait une réaction qui confirmât son pronostic. Je ne bronchais pas.

« C'est étrange, votre visage ne m'est pas inconnu. Vous êtes bibliophile ? Je vous dis ça parce que j'aurais pu vous croiser dans une salle des ventes. » En un instant, il flaira que j'allais l'envoyer au diable, irrité par son culot et cet interrogatoire pressant. Avisé, il leva un pan du voile. « Je suis désolé, je vous assaille de questions et je ne me suis pas présenté. Jacques Marsay. Je suis libraire à Paris. Des livres anciens surtout. Des éditions originales. Des lettres. Je suis de passage à Rouen pour une expertise. »

Il me tendit une main que je fus incapable de refuser. « Je visite toujours les bibliothèques quand je suis dans une ville, même les plus modestes en apparence. C'est une manie. On n'est jamais à l'abri d'une belle surprise. Ne serait-ce que pour l'architecture du bâtiment. Celle-ci est restée dans son jus. Des plans signés Pierre Noël si je ne me trompe pas. Un voyage dans les années 1960. Ce lieu ranime bien des souvenirs chez moi. Et vous-même ? »

J'étais piégé. Il fallait bien répondre. Le minimum pour ne pas paraître trop grossier. Mon nom et mon prénom. Et ma qualité, en creux. Je n'étais ni enseignant, ni chercheur, ni bibliophile. Juste un amateur de littérature médiévale.

Marsay n'en demandait pas davantage. J'avais entrebâillé la porte. Il s'engouffra.

« Oui, maintenant, je me souviens. Ça ne date pas d'hier mais j'avais lu un article auquel vous aviez collaboré sur la construction du sens du graal. Une revue prestigieuse, je crois. *Romania*, peut-être ? C'était brillant, vraiment. »

Le jèze usait avec habileté de ce « crochet galant » dont parle Gracian dans *L'homme de cour*. J'avais appris dans ce même livre que « la plupart des civilités sont de civiles tromperies », mais je vivais seul depuis trop longtemps pour résister à cette amabilité. Il renchérit.

« Et je constate que vous n'avez pas abandonné votre sujet. Vous travaillez dans l'édition peut-être ? » Avec préméditation, ou sans, il venait de toucher le point sensible. La question qui vous oblige à mesurer l'écart entre les aspirations passées et la réalité. Je lui adressai ma réplique d'un ton sec. Non, je ne travaillais pas dans l'édition. Je n'étais même pas allé au bout de ma thèse. J'avais enchaîné les emplois alimentaires et j'étais aujourd'hui au chômage, dans la plus grande précarité qui fût. La bibliothèque était chauffée. Ce n'était pas la moindre de ses qualités.

Marsay ne s'embarrassa pas d'attendrissement, moins encore de pitié. Il trancha dans le vif, sans fausse pudeur. « Et vous avez besoin d'argent. Ne vous offusquez pas de ma remarque. L'intelligence n'a rien à voir là-dedans. J'aurais même tendance à penser que c'est une circonstance aggravante. Les gens brillants sont souvent les plus démunis face aux médiocres astuces de notre société.

Il faut savoir jouer pour s'en sortir. Je ne doute pas vous ayez de bonnes cartes. Elles vous vaudront de l'or une fois que vous aurez décidé de les déposer sur le tapis. »

J'étais prêt à me lever et à partir, exaspéré par cette spécieuse complaisance. Je ripostai avec sévérité, de sorte que Marsay ne doutât pas de mon hostilité à son égard. « Disons monsieur que j'ai décidé de cesser de jouer justement. J'en sors et je ne souhaite pas y retourner. »

Marsay sourit sans perdre sa contenance. « Laissez-moi vos coordonnées, je vous prie. Je vous appellerai si je vois quelque chose qui peut convenir à vos talents. Vous n'avez rien contre le fait de vous déplacer à Paris ou en Europe ? »

La question était tellement inattendue. Elle éclipsa ma colère. Je notai mon numéro de téléphone sur une page du carnet que Marsay avait déposé près de moi. Il prit soin de vérifier qu'il parvenait à déchiffrer mon écriture. Il me salua et disparut. Peu de temps après, je sortis à mon tour de la bibliothèque et je regagnai mon studio. Sur le chemin, je me retournai à plusieurs reprises. Je n'aurais pas été surpris de reconnaître, à peine dissimulée, la silhouette de Marsay, aux aguets.

Le lendemain, au réveil, cette rencontre se présenta à ma mémoire. Et j'avais bien du mal à faire la part des choses. Chaque détail alimentait mon imagination. Je me repassai la scène. La malice de Marsay m'apparaissait comme une évidence. Il n'avait pas débarqué dans cette bibliothèque par hasard. Il m'avait certainement suivi. Il avait tout prévu, tout calculé, tout écrit. Dans quel but ?

S'il s'agissait d'un complot, qui pouvait m'en vouloir ? Quel ennemi avait imaginé un pareil stratagème pour me discréditer peut-être, me manipuler au moins ? L'affaire était insensée et je m'efforçais de mettre un peu d'ordre dans ce dérèglement de ma vie. Je me persuadais qu'en envisageant toutes les suppositions, y compris les plus extravagantes, j'avais davantage de chances de deviner la vérité. Après tout, ce n'était sans doute qu'une lubie, l'égarement passager d'un malade halluciné, un aliéné.

Je demeurais ainsi plusieurs jours, incapable de remettre les pieds à la bibliothèque. Je craignais d'y retrouver Marsay. Et s'il me rappelait ? Je m'en voulais, mais un peu tard, d'avoir été si imprudent en lui laissant mes coordonnées.

# 2

# L'AFFAIRE